

La tragédie de l'épopée vaudoise

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO LITTÉRAIRE – ESSAIS
09/07/1998

A force de publier des livres « d'histoire » qui se recopient les uns les autres sur les hérésies du Moyen Age tant cathares que vaudoises, on finit par retrancher quelque chose au trésor des connaissances humaines. La manie d'accumuler ainsi la paperasse imprimée, sous prétexte de percer à jour des vérités historiques, ensevelit celles-ci au bout du compte sous un brouillard fumigène. Pas question, pourtant, de faire ce reproche à Gabriel Audisio ; professeur provençal, il a su depuis belle lurette remonter jusqu'aux sources vives du valdéisme.

Il s'y baigne, il s'y rafraîchit à force de se confronter aux archives. Et cela même et surtout quand sa bibliographie se caractérise par d'étranges lacunes. Vieil amoureux des Vaudois, Audisio rectifie d'abord, dans ce livre, l'image que nous nous faisons de Pierre (?) Valdo ou plutôt Vaudès, marchand lyonnais et fondateur à la fin du XIIe siècle de la secte qui portera son nom. Valdès avait rallié à sa croyance et à son mode de vie un certain nombre de disciples dans les pays de la Saône et du Rhône. Objectif de « l'Eglise » nouvelle ainsi lancée : promouvoir, outre l'enseignement de l'Evangile lui-même, deux autres principes évangéliques par excellence, à savoir la pauvreté on renonce aux biens de ce monde et la prédication : « Allez et enseignez toutes les nations », disait déjà le Christ.

Méfiante, l'Eglise catholique officielle flaire en tout ça « l'hérésie » et, de fait, les groupes vaudois vont essaimer par petits paquets en divers cantons, si possible montagneux, dans l'Europe latine et même germanique, le tout avec des méthodes de clandestinité volontiers sulfureuses. Les Hussites tchèques, autres « hérétiques » coriaces de l'époque pré-luthérienne ne manqueront pas d'être fascinés par ces frères en Jésus-Christ, contestataires en diable, que sont les Vaudois.

Disons que les disciples de Valdo, dès leur époque classique de camouflage, elle-même conservatrice d'une vigoureuse identité dogmatique (aux XIV^e-XV^e siècles) se distinguent par cinq traits essentiels. D'abord ils récusent le mensonge, attitude qu'on retrouve aussi chez les Cathares et qui fut fatale à ceux-ci : dès que ces Albigeois tombaient dans les griffes policières de l'Inquisition, ils dénonçaient aussitôt tous leurs complices puisque en aucun cas ne devait-on mentir face au redoutable questionnaire issu des juges nommés par l'Eglise. En second lieu, les barbes vaudois, prêcheurs clandestins de la secte, refusent de prêter serment. Jésus n'a-t-il pas déclaré, si l'on en croit saint Mathieu : « Vos ancêtres disaient : « Tu t'acquitteras de tous tes serments envers le Seigneur » Eh bien moi, je vous dis de ne pas jurer du tout » ? Ce refus spectaculaire de jurer dans une société médiévale par ailleurs assermentée de toutes parts permettait aisément de repérer « les pauvres de Lyon », autre nom qu'on donnait aux disciples de Valdo.

En troisième lieu, négation du Purgatoire, une négation qu'Henri IV, même redevenu catholique, prendra volontiers à son compte. « Le Purgatoire, dira-t-il par dérision, c'est le pain des moines. » Quatrième pierre d'achoppement : la confession. Les barbes, quoique nullement prêtres ni curés, s'étaient mis en tête de pratiquer, à l'usage de leurs ouailles, l'exercice illégal du sacrement de pénitence. D'où les cris d'orfraie du « vrai » clergé seul compétent, du moins en principe. A quoi s'ajoutait un « donatisme » résolu, d'après le nom de Donat, un hérétique qui faisait florès au temps de saint Augustin. En vertu de cette attitude imitée dudit Donat, les Vaudois considéraient qu'un prêtre fornicateur (et qui sortait, par exemple, du lit ou des embrassements d'une prostituée) ne

pouvait consacrer le pain de l'Eucharistie ni surtout le métamorphoser (quoi que puissent en dire les théologiens de Rome) en corps et en sang du Christ. Les ecclésiastiques fornicateurs avaient perdu, au gré des Vaudois, leurs capacités de transsubstantiation eucharistique. Ajoutons encore quelques nuances significatives. Le valdéisme était hostile à la peine de mort, attitude qui nous paraît modernissime, mais qui s'expliquait, à l'époque, par une fidélité absolue au principe du « Tu ne tueras point » qu'avait promulgué la Bible. Ni le Pape ni les évêques, d'autre part, n'étaient en odeur de sainteté parmi les barbes car ceux-ci s'estimaient injustement persécutés par l'épiscopat officiel. Enfin dernier trait, préfigurant la Réforme protestante : l'Église vaudoise ne pratiquait que très mollement, ou moins encore, le culte de la Vierge et des saints...

En fait, c'est justement à propos de la future Réforme huguenote que le bât blessa. Malgré quelques ressemblances superficielles, rien ne prédestinait véritablement les Vaudois, après plus de trois siècles d'autonomie, à entrer dans l'obédience du protestantisme helvétique. Et c'est pourtant ce qu'ils vont décider de faire au temps de François Ier.

Ils doivent abandonner à cette occasion (en renâclant quelque peu mais sans plus) leur croyance à la liberté humaine et à l'efficacité des bonnes oeuvres. Ils acceptent ainsi bon gré mal gré le dogme calviniste, tellement rigoureux, de la prédestination. Pour complaire encore aux protestants, les Vaudois réduisent dès lors à deux, selon la mode huguenote, le nombre des sacrements, soit la Cène et l'Eucharistie, au lieu des sept sacrements que, tout comme l'Église catholique officielle, ils avaient conservés jusqu'alors pendant des siècles.

Enfin, ces mêmes Vaudois durent financer à grands frais la confection typographique d'une bible réformée en français dont ils ne tirèrent pas, eux, le moindre profit personnel ni spirituel.

La suite de l'histoire est tragique : en 1545, les Vaudois du val de Durance, convertis depuis peu à la créance qu'on appellera en effet huguenote, sont victimes des massacres ordonnés par le parlement de Provence, le tout sous l'égide d'un François Ier qu'on avait connu jusqu'alors bien moins rigide (Franz-Olivier Giesbert a narré cet épisode sanglant dans un roman récemment paru). En paraphrasant Gabriel Audisio, on pourrait dire que les barbes de la Durance ont d'abord commis un suicide conceptuel en renonçant à leur identité propre, et plus que biséculaire, au profit des certitudes réformées venues de la Suisse protestante. Et puis au suicide va succéder, comme on vient de le voir, un homicide ou un génocide perpétré dans les villages vaudois de la Durance, par les soins des sbires qu'envoyaient sur place les magistrats d'Aix-en-Provence, afin de massacrer ces mêmes Vaudois...



Le massacre des habitants de Mérindol.
(Photos Selva et J.-J. Ceccarini/Le Figaro.)



Gabriel Audisio.
(Photos Selva et J.-J. Ceccarini/Le Figaro.)
